ENTRETIEN AVEC ALAIN DE BENOIST
SUR LA DROITE ET LA GAUCHE

1) *Signor de Benoist, l'accusa più ricorrente che le viene rivolta è quella di essere un razzista mascherato. Ovvero di nascondere le sue forti pulsioni razzistiche « dietro l’ossessione delle differenze » culturali (per dirla con Pierre-André Taguieff). Cosa risponde?*

Entre un « raciste masqué » qui dénonce le racisme et un antiraciste qui fait de même, j’aimerais qu’on m’explique la différence ! Je sais bien que, depuis Freud, toute dénégation peut être comprise comme confirmation du symptôme. Mais à ce compte-là, Marx pourrait aussi bien être considéré comme un « anticommuniste masqué ». Or, il se trouve que je ne me suis pas contenté d’affirmer que je ne suis pas raciste. J’ai publié trois livres (dont un intitulé *Contra el racismo*) et plusieurs dizaines d’articles pour démontrer la fausseté intrinsèque des théories racistes. Quel est l’auteur « de droite » qui en a fait autant ? Et qu’ajouter de plus ?

Le terme de « racisme » désigne deux choses. D’une part, sur le plan idéologique, une doctrine qui fait de la race le facteur principal de l’existence humaine ; d’autre part, sur le plan sociologique, une attitude d’hostilité systématique envers un ou plusieurs groupes humains. Le racisme théorique est à mes yeux insoutenable : la race, pas plus que l’économie, n’est le concept essentiel qui permet d’éclairer l’histoire. Quant au racisme sociologique, il n’est qu’une variante parmi d’autres de l’altérophobie, c’est-à-dire de l’incapacité à reconnaître la valeur des différences et le caractère positif de l’altérité. J’ai horreur des phobies, quelles qu’elles soient, et tout particulièrement de la xénophobie, qui relève de ce que Heidegger appelait très justement la métaphysique de la subjectivité. Toute ma philosophie repose précisément sur le rejet de toute attitude consistant à poser le « moi » ou le « nous » (qui n’est qu’un « moi » élargi) comme le critère de la valeur et de la vérité.

Je n’ai nullement l’« obsession » de la différence. Je constate seulement que nous vivons dans un monde où les identités culturelles, les modes de vie différenciés, tendent de plus en plus à être éradiqués par la logique du capital, par cette Forme-Capital qui homogénise le social en l’assujetissant à l’imaginaire de la marchandise. Il n’y a là rien qui puisse légitimer une nouvelle forme de racisme. Pierre-André Taguieff, que vous citez, a fini lui-même par en convenir. Lisez par exemple l’entretien qu’il a publié dans la revue italienne *Una Città* (« Razzismo e differenza », janvier-février 1996). Il y déclare explicitement que ma position peut être considérée comme « una forma moderata di relativismo culturale che si può ritrovare in Lévi-Strauss e che trovo del tutto legittima ». A la vérité, ceux qui portent contre moi l’accusation de « racisme masqué » n’ont tout simplement pas compris ce qu’est le travail de la pensée. Un homme politique peut dire le contraire de ce qu’il pense, car la finalité de son propos est d’accéder au pouvoir. Un intellectuel ne le peut pas, parce que son œuvre est la seule chose qui restera de lui.

2) *Se non le dispiace, vorremmo rimanere ancora su questo tema. Se, come da più*

parti si sostiene, un'altra copertura di questo suo presunto razzismo è rappresentata da un rifiuto ostinato, senza mediazioni, del modello culturale americano, non crede si possa trovare una maniera accettabile per preservare la propria identità e diversità e al contempo evitare il rischio di (auto)ghettizzarsi?

Le modèle culturel américain, du fait même qu'il est américain, se distingue nécessairement du nôtre. Cela ne signifie pas qu'il n'a que des défauts, bien au contraire (j'ai moi-même la plus grande sympathie pour des auteurs comme Christopher Lasch ou Michael Sandel), mais seulement qu'il n'est pas nécessairement adapté à la réalité humaine et sociale des pays européens.

Il est à mon sens légitime de vouloir défendre et conserver son identité. Mais encore faut-il s'interroger sur le sens de ce mot, qui ne doit pas se ramener à des slogans ou à des fantasmes. L'identité n'est pas une essence, mais une substance. Elle n'est pas ce qui ne change jamais, mais ce qui caractérise notre manière singulière de changer. Elle est enfin indissociable d'un récit, d'une narration par laquelle le sujet se construit lui-même au moyen de ce dont il a hérité et de ce qu'il a choisi. Même les identités héritées sont aujourd'hui des identités choisies, dans la mesure où elles ne sont opérantes que pour autant que l'on accepte ou que l'on veuille s'y reconnaître. Ma conception de l'identité est donc radicalement opposée à celle des xénophobes, qui en tirent prétexte pour s'affirmer supérieurs ou croire que leur culture ne doit rien aux autres. Le droit à la différence est pour moi un principe qui ne vaut que par sa généralité. Qui n'est pas prêt à reconnaître l'identité des autres, qui pense que l'identité des autres menace la sienne propre, ferait mieux de se taire.

3) *I giudizi sul suo comunitarismo provenienti da intelletuali italiani, di destra e di sinistra, sono in parte analoghi. Il rilievo che più ricorre, nelle analisi di costoro, riguarda il suo carattere fortemente intellettualistico, ideologico, poco attento alla realtà del qui e ora. Altri invece (Luigi Cavallaro, in « Il Manifesto » del 27.12.2002) vedono nel comunitarismo di destra, sempre e comunque, un qualche « corollario di intolleranze religiose e/o razziali ». Per quale motivo?*

Le reproche d'« intellectualisme » me paraît à la fois ridicule et inapproprié. Il est ridicule parce qu'il n'y a pas plus lieu de reprocher à un intellectuel d'être un intellectuel que de reprocher à un fleuriste d'être un fleuriste ! En tant qu'intellectuel, je cherche à comprendre (et à faire comprendre) le monde dans lequel je vis par le moyen des analyses théoriques qui me semblent les plus pertinentes. Quoi qu'en pensent les esprits pressés, un tel travail est à la base de toute pensée. La théorie vient toujours avant la pratique : les Encyclopédistes viennent avant la Révolution, Marx vient avant Lénine, la théologie vient avant la pastorale ou le catéchisme, la recherche fondamentale avant la technologie. Mais ce reproche est également inapproprié. Il sufit de lire mes travaux pour constater que je n'ai au contraire jamais cessé de porter un regard attentif sur les aspects les plus concrets de la vie politique et sociale : les formes actuelles de la globalisation, le renouveau du mouvement associatif, les conditions d'exercice d'une démocratie de base, les formes pratiques d'une économie alternative, etc. Toute ma méthode consiste à faire un va-et-vient entre l'analyse théorique et l'actualité.

Luigi Cavallaro a bien raison de dénoncer l'intolérance religieuse et/ou raciale. Toute ma vie, j'ai lutté contre l'intolérance. C'est précisément pour cette raison que j'ai toujours placé la lutte en faveur des différences culturelles et des identités collectives dans une perspective d'ouverture et de dialogue. L'idéologie du Même tend à interdire le dialogue et à le transformer en monologue collectif. La différence est la condition même du dialogue. Même lorsqu'elle s'ordonne à une croyance religieuse, l'intolérance repose fondamentalement sur la métaphysique de la subjectivité : c'est toujours moi ou nous qui sommes les critères de la vérité. L'ennemi n'est dès lors plus seulement un adversaire, mais un ennemi absolu, une figure du Mal. George W. Bush et sa croisade contre l'« axe du mal », Ben Laden et sa « djihad », les islamophobes à la Fallaci qui mettent en garde contre un « choc des civilisations » qu'ils appellent en réalité de leurs vœux, raisonnent tous de la même manière : « qui n'est pas avec moi est contre moi ». C'est l'exclusion du *tiers*. Pour moi, au contraire, il n'y a que des tiers. C'est la raison pour laquelle je me reconnais pleinement dans l'impératif dialogique d'un Martin Buber.

4) *La sua avversione per l'universalismo livellatore, di culture e differenze trova attenzione, e sia pure per ragioni diverse da quelle che muovono la Nuova destra, in frange minoritarie della sinistra italiana. Esiste infatti nel paese delle cento città una sinistra a-marxista, antistatalista, federalista, comunitaria, antieconomicista, antiutilitarista, ambientalista, ecc. i nomi dei cui esponenti di maggior rilievo le saranno noti. Le affinità fra le tematiche di questa sinistra eterodossa e quelle della Nuova destra sembrerebbero, in apparenza superare le divergenze. Ecco: se lei dovesse enumerare le une e le altre da dove inizierebbe?*

J'ai beaucoup de sympathie pour la gauche que vous décrivez. Dans un monde où l'avenir est de plus en plus posé sous l'horizon de la fatalité — tout le système des médias entretenant l'idée que nous vivons dans le seul système possible —, elle a l'immense mérite de maintenir vivantes les exigences de la pensée critique. Par rapport aux idées de ce que vous appelez la « Nouvelle Droite » — étiquette que je n'ai jamais apprécié et que je n'utilise plus —, il ne fait donc pas de doute que les affinités l'emportent largement sur les divergences.

Les affinités sont celles que vous décrivez : critique de l'idéologie du développement, forte préoccupation écologique, anti-utilitarisme, accent mis sur le localisme, renaissance des communautés comme lieu privilégié d'une réapparition de la dimension politique du social, fédéralisme fondé sur le principe de compétence suffisante, c'est-à-dire sur le principe de subsidiarité, etc. Nombre de ces préoccupations consonnent largement avec la thématique postmoderne. L'époque que nous vivons est celle de l'effondrement à la fois des « grands récits » idéologiques, qui mobilisaient autrefois les masses en suscitant chez elles des formes d'engagement quasi-sacerdotal, comme autant de substituts existentiels de la foi, et des grands appareils politico-bureaucratiques surplombants, à commencer par l'Etat-nation.

Les divergences sont plus difficiles à cerner. Il y a bien sûr celles qui résultent de la diversité des itinéraires individuels. Une telle diversité laisse toujours des traces.

Mais plus fondamentalement, je dirais que ce qui me paraît manquer souvent à cette gauche anti-économiste, et donc a-marxiste, c'est une réflexion sur quelques questions essentielles touchant par exemple à la nature humaine, aux conditions d'instauration et de maintien du lien social, à la nature du politique, aux finalités de l'existence collective, etc. L'un des défauts de la droite est d'être esentiellement réactive : elle est indifférente aux idées, elle méprise le travail de la pensée, elle ne se détermine que sous l'effet de l'enthousiasme ou de l'indignation. L'un des défauts de la gauche est placer la politique dans la dépendance de la morale : l'aspiration à une société moralement meilleure (« plus juste »). Ce moralisme ne me paraît pas nécessaire à l'action politique. Pour ne prendre qu'un exemple : on peut combattre les inégalités économique pour des raisons morales, mais on peut aussi les combattre parce que de trop grandes distorsions de revenus créent des tensions politiques insupportables, et sont donc antagonistes du bien commun. Autre exemple : la rhétorique des droits ne me paraît pas le meilleur moyen de défendre les libertés. Ce n'est pas un hasard si l'idéologie des droits de l'homme, du fait de ses fondements individualistes, sert indirectement de légitimation à l'extension planétaire du capitalisme de marché. Le problème des libertés (la lutte contre l'oppression, la tyrannie) est pour moi un problème politique, qui doit être résolu politiquement. Il n'y a pas de liberté individuelle dans une société qui n'est pas globalement libre. La rhétorique des droits masque les formes nouvelles de l'aliénation humaine. C'est peut-être à partir de ce constat qu'il faut analyser l'échec tragique du projet d'émancipation des Lumières : l'avènement d'une société de surveillance totale, où l'on proclame les droits de chacun mais où le social est de plus en plus soumis à l'implacable logique du capital.

5) *Richiesto di un commento intorno al suo acceso paganesimo pre-cristiano, Marcello Veneziani sostiene che annullare venti secoli di civiltà cristiana, dalla quale discendiamo, « significa avere un'immagine molto astratta delle nostre radici culturali » (in « Ora locale », V, 2). Pietro Barcellona definisce questio suo (neo)paganesimo « intellettualistico e cerebrale » ; e lo apprezza soltanto « nella misura in cui coglie una contaminazione popolare tra folklore e rito, senso della storia e grande utopia » (ivi). Allora le chiediamo: perché ne ha fatto uno dei perni della costruzione teorica della Nuova destra? Per amore di tradizione e degli autori (pensiamo a Julius Evola) che l'hanno mantenuta viva?*

Il serait vraiment ridicule de ma part de prétendre « annuler vingt siècles de civilisation chrétienne » ! Je n'annule rien. Je suis pour cela trop conscient de l'importance du christianisme qui, à travers le phénomène complexe de la sécularisation, reste aujourd'hui très grande, au moins sous ses formes négatives ou profanes — si l'on admet, avec Marcel Gauchet, que le christianisme peut se définir historiquement comme « la religion de la sortie de la religion ».

Mon intérêt pour le paganisme n'a rien à voir non plus avec une « tradition » que chacun reconstruit à son guise, et moins encore avec Julius Evola, dont la pensée m'est complètement étrangère. Cet intérêt est de nature exclusivement historique et intellectuelle. Sur le plan historique, la prise en compte des millénaires qui ont précédé le christianisme redonne à l'Europe une dimension de profondeur. Sur le plan intellectuel, je me sens plus à mon aise en lisant Cicéron ou Homère qu'en

m’astreignant à la lecture d’Origène ou de saint Augustin. Comme beaucoup d’autres auteurs, je crois surtout que la théologie chrétienne a introduit, sur le mode métaphysique, quantité de thèmes qui, transposés dans la sphère des affaires humaines, ont joué à mon avis un rôle négatif dans l’histoire. En proclamant l’unité d’une humanité appelée à converger dans une même marche en avant, Augustin jette déjà les bases de l’idéologie du progrès. L’individualisme moderne ne se comprend qu’en référence au postulat chrétien d’un for intérieur en relation directe avec Dieu. L’essor de la technoscience, avec tous ses effets destructeurs, a été rendu possible par un « désenchantement » du monde attribuable au monothéisme et qui, après le détour cartésien, a légitimé la volonté de l’homme de traiter le monde et la nature en objet. Tous les formes classiques de tyrannie, depuis l’absolutisme monarchique jusqu’aux grands totalitarismes modernes, transposent dans la vie profane l’omnipotence du Dieu unique. L’idée même d’une divinité unique, antagoniste de ce que Max Weber appelait le « polythéisme des valeurs », est génératrice d’intolérance et s’oppose au pluralisme. Je ne fais bien sûr qu’esquisser cette thématique, qui est immensément complexe (la querelle entre Hans Blumenberg et Karl Löwith en donne une bonne idée). Tout cela peut assurément paraître très « intellectuel ». C’est pourtant ce genre de démarche généalogique que l’historien des idées ne peut s’épargner.

6) *Pietro Barcellona sostiene che la tematiche proprie della Nuova destra (antiliberismo, antiglobalismo, rifiutodella tecnica, « antiamericanismo », ecc.) « recepiscono aspetti della senso comune », chez appartengono tanto alla destra che alla sinistra. Sono, insomma trasversali ai due schieramenti politico-culturali. Questa caratteristica, ovvero l’appartenenza al senso comune, è intenzionale, voluta; oppure è effetto di un equivoco?*

J’aime beaucoup Pietro Barcellona, et je trouve sa remarque tout à fait juste. Je ne pense pas du tout que ces nouveaux clivages « transversaux » soient l’effet d’une équivoque, ou d’une illusion, ni d’ailleurs qu’ils soient entièrement voulus. Ils montrent seulement que nous avons changé d’époque. Des idées qui avaient naguère été surtout cultivées à droite passent aujourd’hui à gauche (la critique de l’idéologie du progrès, par exemple), tandis que d’autres qui avaient surtout été cultivées à gauche passent à droite (la critique du marché, par exemple). Il en résulte que les notions de droite et de gauche ne sont plus opérationnelles pour comprendre le paysage politico-intellectuel qui se met en place sous nos yeux. Si quelqu’un vient me voir en me disant qu’il est « de gauche » — ou en me disant qu’il est « de droite » —, je ne saurai pratiquement rien de ce qu’il pense. Tous les grands événements de ces dernières années (construction européenne, guerre du Golfe, réunification allemande, intervention occidentale au Kosovo, etc.) ont créé des clivages à l’intérieur de toutes les familles politiques. C’est l’annonce d’une recomposition dont je me félicite. Seul le jeu parlementaire, dont l’opinion se détourne de plus en plus, donne l’illusion que la dialectique droite-gauche, telle qu’on l’a connue depuis deux siècles, garde encore sa valeur.

7) *La destra italiana, ora al governo, sta dando vita ad una sorta di ircocervo politico-culturale. Da un lato essa tende alla valorizzazione dei corpi intermedi della società*

(la Chiese, le comunità), per creare radicamento e identità; e dall'altro, con Forza Italia, punta alla disarticulazione dei partiti, anch'essi organizzazioni intermedie, la cui funzione si ritiene superata. L'obiettivo, secondo alcuni (cfr. Gabriele Turi, in « Il Manifesto », 17.12.2002), è quello di instaurare una democrazia diretta che elimini le mediazioni dei partiti e crei un filo diretto tra popolo e governo. Non trova che si tratti di una strana miscela di comunitarismo e populismo?

Je n'ai pas l'impression que la droite italienne actuelle se préoccupe beaucoup de valoriser les corps intermédiaires ! J'ai plutôt le sentiment qu'elle s'affaire à servir avec empressement les exigences de la Forme-Capital. Mais il est vrai qu'elle le fait dans un style relativement nouveau. Le gouvernement Berlusconi incarne à la perfection un mélange, inédit jusqu'à présent, d'ultra-libéralisme économique, d'atlantisme, de populisme et de xénophobie. Cette combinaison, qui me fait horreur, se manifeste aussi dans d'autres pays. Elle est de toute évidence appelée à perdurer dans les décennies qui viennent.

Le terme de « populisme », aujourd'hui à la mode, reste cependant très équivoque en raison même de sa polysémie. Le populisme n'est pas à mon avis une idéologie, mais un style. Comme tel, il peut se combiner avec n'importe quelle tendance politique (national-populisme, populisme de gauche, populisme libéral, etc.). A la vérité, le populisme peut être la meilleure comme la pire des choses. La meilleure quand il permet au peuple, qui se sent abandonné et méprisé par la Nouvelle Classe politico-médiatique, de prendre la parole et de décider par lui-même le plus possible des affaires qui le concernent. Un tel populisme implique une démocratie forte, l'application à tous les niveaux du principe de subsidiarité, des communautés vivantes rassemblées autour d'un certain nombre de valeurs partagées. Le populisme devient en revanche la pire des choses quand il permet à des gouvernants ou à des chefs de parti de multiplier les promesses les plus contradictoires, de légitimer la xénophobie en flattant des passions primaires, de donner des habits neufs à la démagogie. Le premier populisme favorise une plus grande participation de l'ensemble des citoyens à la vie publique. Il est en cela plus démocratique que le système parlementaire libéral, aujourd'hui miné par la crise de la représentation. Le second marque au contraire un recul évident du point de vue démocratique : il favorise l'emprise de l'expertocratie, fait renaître l'autocratie, laisse intacte la domination des marchés financiers qui constitue le principal moteur de la globalisation et, finalement, détériore encore un peu plus le tissu social. Malheureusement, c'est plutôt ce « second » populisme que je vois se manifester aujourd'hui.

8) *Infine, vorremmo sapere come si pone di fronte a quello chez Veneziani (in « La cultura di destra », Laterza editori) indica essere il maggior mutamento avvenuto negli ultimi anni nell'universo culturale della destra: ovvero il « passaggio » da una cultura elitaria e aristocratica, in « costante conflitto con la democrazia di massa », ad una popolare e populista? Lo accetta? Lo combatte? Lo ignora?*

Pas plus que la gauche, la droite n'est un phénomène unitaire. Il est donc difficile de parler d'une mutation qui l'aurait affectée dans son ensemble. Que certains hommes de droite aient compris la nécessité d'abandonner le référent étatiste ou élitiste serait

assurément une bonne chose. Je crois néanmoins que cela ne touche qu'une fraction de la droite. La grande majorité des hommes de droite n'ont toujours pas intégré dans leur bagage culturel une véritable exigence démocratique et populaire. Ils restent attachés à l'ordre moral comme au modèle du marché. Ils défendent le capitalisme libéral. Ils mettent en accusation tous ceux qui entravent la mise en place d'un nouvel ordre mondial. Le délire islamophobe se conjugue aujourd'hui, de façon révélatrice, à l'apologie de la croissance et du « développement », à une adhésion sans état d'âme à la logique du profit. Le mot d'ordre de la droite reste pour l'essentiel : « Toujours plus ! » C'est la raison pour laquelle chaque fois qu'un parti de droite arrive au pouvoir, on voit progresser l'implacable logique du système de l'argent, avec son cortège de misères, d'inégalités et d'exclusions. La gauche classique parvient d'autant moins à s'y opposer qu'elle s'est elle-même convertie au modèle du marché. On pourrait à cet égard parler d'« extrémisme du centre » (Uli Bielefeld). Je préfère pour ma part le Brésilien Lula da Silva à l'Italien Berlusconi. Mais je préfère encore plus ceux qui sont attentifs à ce qui vient. La vraie vie est ailleurs !

(*Ora locale*, Cosenza, novembre-décembre 2002 et février-avril 2003)